aucun doute, d'une aide précieuse pour tous ceux qui s'intéressent au mythe d'Orphée et à ses prolongements littéraires et artistiques ; il devrait aussi leur permettre de mesurer la richesse de cette grande figure antique et d'en découvrir des aspects souvent ignorés ou mal connus.

Régine CHAMBERT.

Ouvrages scolaires.

Anna GIORDANO RAMPIONI, *Manuale per l'insegnamento del Latino nella scuola del 2000. Dalla didactica alla didassi* : Bologna, Pàtron editore, 1998, 216 pages.

Cet ouvrage, dédié par l'auteur à ses deux enfants, prend place dans la collection « Testi e manuali per l'insegnamento universitario del Latino », que dirige à Bologne le professeur Alfonso TRAINA. L'auteur, partant du principe que le latin, à l'aube du troisième millénaire, ne peut plus être enseigné comme il l'a été dans le passé et comme il l'est encore aujourd'hui, tente de définir les objectifs et les méthodes d'un enseignement moderne de cette langue. Il suffisait jusqu'à maintenant, estime-t-elle, pour être un bon professeur (de latin ou de toute autre discipline), de bien posséder un « savoir » défini une fois pour toutes, qu'il s'agissait simplement de « transmettre » à un public par définition réceptif à ce savoir. Mais, de nos jours, une bonne connaissance de la discipline ne suffit plus, car le public a changé, les conditions de l'enseignement aussi, de sorte qu'il est nécessaire de développer une « stratégie cognitive » qui passe par une réflexion sur les finalités d'un enseignement dont le contenu ne va pas de soi.

Un premier chapitre est donc consacré à ce qu'on appelle la « psychologie cognitive », fondée sur l'observation tant des analogies que des différences entre les processus de l'ordinateur et ceux de la pensée humaine. Le chapitre II est une « brève histoire de l'enseignement du latin de l'antiquité à nos jours », et comporte notamment une analyse de la place faite au latin, dans le système scolaire italien, par les diverses réformes intervenues dans les quarante dernières années. Suivent quatre chapitres traitant respectivement : 1. de l'enseignement et de l'apprentissage de la grammaire (où est d'abord posée la question « quelle grammaire ? », après quoi sont passées en revue les principales théories linguistiques du XX^e^ siècle, notamment celles de Saussure, de Martinet et de Chomsky, puis est défini un double objectif qui est de présenter la langue — latine en l'occurrence — comme un système dont tous les éléments sont en corrélation et comme étant fondamentalement un instrument de communication) ; 2. du lexique, pour l'enseignement et l'acquisition duquel doivent être créés des « systèmes organiques » d'apprentissage prenant en considération plusieurs éléments, qui sont la fréquence, les champs lexicaux, la « significativité » (il s'agit ici des « mots-clés »), l'aspect diachronique (étymologie et dérivés italiens), enfin le lien avec les réalités socio-culturelles ; 3. du problème de la traduction, présenté (non sans raison !) comme « le plus complexe dans l'enseignement du latin », ce qu'illustre notamment la difficulté de faire comprendre aux élèves pourquoi *Fortunae uolucri deae homines sacrificia praebent* ne peut pas vouloir dire « les hommes offrent des sacrifices à l'oiseau de la déesse Fortune » ; 4. de l'approche des textes littéraires latins, dont l'auteur montre qu'elle peut être tantôt anthropologique, tantôt comparative, tantôt générique, avant d'insister sur un aspect à ses yeux important qui est la « littérarité » des textes (étudiée à travers un passage des *Géorgiques* et un de la première *Catilinaire*). Le dernier chapitre de l'ouvrage (chapitre VII) a pour auteur non pas Anna GIORDANO RAMPIONI, mais son époux, Mario RAMPIONI, et il est consacré à l'utilisation de l'informatique pour l'enseigne-

ment du latin : l'auteur en souligne avec lucidité d'abord les avantages, puis les inconvénients, avant de formuler sur ce point une conclusion modérée, à mi-chemin entre l'optimisme, à ses yeux un peu excessif, du regretté François CHARPIN et le scepticisme non moins excessif d'autres collègues ; ce chapitre est suivi d'un appendice très utile (bien que sans doute destiné à être rapidement dépassé), consacré au « hardware » et au « software » actuellement à la disposition des intéressés, ainsi qu'aux CD-ROM et à la place du latin sur Internet. Enfin l'ouvrage s'achève sur une abondante bibliographie, qui ne compte pas moins de vingt-cinq pages, où les auteurs italiens se taillent la part du lion.

Au total, on a là un travail sans aucun doute intéressant, dont on peut estimer que parfois il « enfonce des portes ouvertes », mais qui constitue une réflexion utile sur ce que peut (et parfois sur ce que doit) être aujourd'hui l'enseignement du latin. Tel qu'il a été résumé ici, il peut paraître quelque peu abstrait, mais les idées de l'auteur s'appuient en fait sur un grand nombre d'exemples concrets. Par ailleurs, il est (l'auteur le reconnaît du reste volontiers) très axé sur le système scolaire italien, et de ce fait il ne s'adresse que dans une certaine mesure aux latinistes des autres pays européens. Mais il mérite d'être lu à l'occasion, et sa publication peut être considérée comme un exemple à suivre.

N.B. : Concernant les points abordés dans la dernière partie de ce livre, il convient de signaler l'ouvrage collectif, issu du XIV[e] Congrès (1998) de l'Association Guillaume Budé, publié en 1999 par l'Université de Limoges, sous la direction de Jean-Pierre LEVET et Yves LIEBERT, et diffusé par les Belles-Lettres au prix de 95 F, *Nouvelles technologies d'information et de communication au service de l'érudition et de la pédagogie*, qui présente en 176 pages tout ce que les humanistes doivent savoir et ont à leur disposition dans ce domaine.

René MARTIN.

Regards Romains (sic !) *sur l'Europe*. Édité par Pierre MONAT (coll. *Didactiques*, « Didactique des Langues anciennes ») : Presses universitaires franc-comtoises, 1999, 191 pages.

Spécialement destinée aux professeurs enseignant dans les collèges et lycées, la collection *Didactiques* promet d'ouvrir, avec cet ouvrage, une série consacrée aux langues classiques. On se félicite de cette perspective. Le présent livre est le fruit d'une collaboration internationale qui a conduit des professeurs français, mais aussi allemands, anglais, espagnols ainsi qu'une Italienne à présenter un texte latin, ou plusieurs, sur leur/son pays d'origine. Les traductions sont en deux langues au moins, ainsi parfois que les notes explicatives ; de courts exercices enfin révèlent les pratiques pédagogiques de chaque tradition scolaire.

Si c'est l'unité d'une conscience européenne qui est sollicitée par le titre, avouons que telle n'est pas l'impression qui se dégage quand on effeuille cette tour de Babel, qui propose parfois sur la même page quatre ou cinq langues différentes. Les typographes y ont même perdu leur latin, si l'on peut dire, en glissant une traduction allemande de Manilius au beau milieu de la version française (p. 12) ! L'absence de la Grèce est par ailleurs très dommageable, mais « compensée » par un texte de Firmicus Maternus sur les Scythes. On s'attardera toutefois sur quelques choix de textes inattendus et heureux : l'inscription d'Ancyre, la table Claudienne, un périple anonyme du IV[e] siècle ; et l'on notera également la présentation originale d'un extrait de Virgile (texte n° 9) après examen de sa glose servienne... Voilà des propositions qui éveilleront chez leurs lecteurs des idées propres à susciter l'intérêt

des élèves. C'est manifestement le but de ce livre, qui paraît assez bien pourvu pour l'atteindre.

G. BONNET.

Karl-Wilhelm WEEBER, *Mit dem Latein am Ende ? Tradition mit Perspektiven* : Göttingen, Vandenhock & Ruprecht, 1998, 156 pages.

Sous un titre en forme d'interrogation à double sens (« Allons-nous perdre notre latin ? »), notre collègue de Bochum, spécialiste de la didactique des langues anciennes et auteur d'un *Lexique de la vie quotidienne dans la Rome antique*, s'interroge sur les chances et les conditions de la survie des études latines à l'aube du troisième millénaire. La réponse qu'il apporte à cette question est, on s'en doute, négative : pour lui, le latin a encore de beaux jours devant lui, et son étude a toute sa place dans la culture de l'homme du XXI[e] siècle. Mais il ne suffit pas de l'affirmer : encore faut-il le démontrer, et avec des arguments capables de convaincre non seulement les spécialistes, en principe convaincus d'avance, mais aussi et d'abord les profanes et les sceptiques. À cet égard, un latiniste n'est pas forcément le mieux placé pour rendre compte d'un livre comme celui-ci, car ce qui lui paraîtra convaincant laissera peut-être de marbre les non-spécialistes — tant il est vrai que les évidences des uns ne sont pas les évidences des autres. Ce que l'on peut dire néanmoins, c'est que ce petit livre, écrit dans un style alerte et dans un esprit résolument moderne, a le grand mérite de ne pas verser dans un passéisme larmoyant, mais de mettre en évidence avec autant d'alacrité que de rigueur ce que peut apporter en l'an 2000 l'étude du latin. En témoignent les titres (plutôt journalistiques, et parfois très idiomatiques) des quinze chapitres qui suivent les dix pages d'introduction, et dont je traduis ici quelques-uns, en remerciant mon collègue germaniste Gilbert KREBS pour l'aide précieuse qu'il m'a apportée dans leur interprétation : « Le latin, un parcours sportif pour l'esprit » — « L'égalité des chances par le latin : grâce à la version, en pleine forme dans sa propre langue ! » — « Qui connaît la mère comprend mieux les filles » (le latin et les langues romanes) — « L'anglais, une surprenante belle-fille du latin » — « La langue au service de la politique : comment lire César aujourd'hui » — « Le latin monnaie commune de la culture européenne et clé des sciences exactes » — « Quand les jolies jambes attirent tous les regards : la stylistique a parfois bien des charmes » — « Le latin comme première langue étrangère : une réponse moderne aux exigences des nouveaux médias »... Toutes les analyses conduites sur ces points et sur bien d'autres présentent le grand intérêt de replacer l'étude du latin dans une perspective qui était au fond celle de Jean-Paul SARTRE lorsqu'il écrivait que l'homme cultivé « n'est pas celui qui connaît Racine et Théocrite », mais celui « qui dispose du savoir et des méthodes lui permettant de comprendre son propre temps ». Faire du latin, pense et montre K.-W. WEEBER, ce n'est pas se couper de la modernité; c'est, bien au contraire, s'y intégrer pleinement. Il y a là, en tout cas, un argumentaire solide et précis, valable assurément pour d'autres pays que l'Allemagne. Sa traduction dans les autres langues européennes serait, de ce fait, extrêmement souhaitable, car tous les défenseurs du latin y trouveraient de fort efficaces munitions.

René MARTIN.